

L'enfer a un nom, il s'appelle groupe WhatsApp de parents

Ecole, crèche, sport, loisirs: désormais, les activités des enfants sont presque toutes orchestrées par cette application. Un outil pratique, certes, mais dont les débordements peuvent vite devenir un fléau

Le Temps · 10 août 2024 · 1 · Sophie Gaitzsch X @s_gaitzsch

De la crèche à l'entraînement de foot, les activités des enfants sont désormais encadrées via le smartphone, et bien souvent par le biais de la célèbre messagerie. L'exercice relève très souvent de la servitude volontaire

■ Car si c'est un moyen de communication efficace, le groupe de parents est aussi une source de surinvestissement (les notifications s'y suivent à un rythme effréné), quand il ne devient pas un défouloir à règlements de comptes

■ Pour le sociologue Olivier Glassey, les parents suisses de 2024 sont en quelque sorte «orphelins d'une certaine simplicité prénumérique». Sans toutefois avoir le courage de quitter le groupe «Les mamans de 3P»

Nous sommes fin juillet et la crèche a fermé depuis plus d'une semaine. «Ding!» La maman de Julia annonce que cette dernière a la roséole. «Est-ce que d'autres enfants ont des symptômes?» demande-telle. «Ding! Ding! Ding!» «Eva a bien eu un peu de fièvre, mais rien de plus à signaler.» «Louis est en pleine forme.» «Sacha a vomi mais ça va mieux. Courage, et plein de force pour traverser ces moments difficiles!»

Sur son transat, Anne pousse un grand soupir en observant son écran. «Vraiment? En plein milieu des vacances?» L'envie lui prend de quitter une bonne fois pour toutes le groupe WhatsApp «Crèche – section des moyens», flanqué de son incontournable émoji bébé. Mais elle réfrène vite cet élan: elle ne veut pas froisser les autres parents, qu'elle apprécie beaucoup au demeurant. Et si elle part, qui l'informerait du cadeau de Noël pour les éducateurs et du nouveau code pour le local à poussettes?

Les enfants de Julien sont plus grands. A 10 et 13 ans, plus de roséole et beaucoup moins de vomis. Mais ils font tous les deux du foot. Et deux enfants dans deux équipes, cela fait, au grand désarroi de Julien, deux groupes WhatsApp. «Au départ, ils ont été créés par l'entraîneur, comme liste de diffusion pour nous transmettre des informations pratiques. Si on répondait aux messages, il était le seul à le voir, et tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.» Mais à l'arrivée d'un nouvel entraîneur, le système change. Désormais, tout le monde reçoit tous les messages.

«Franchement, je me fiche un peu de savoir qu'Emma ne va pas venir et que Théo arrivera en retard. Et après chaque match, il y a 30 messages pour dire «Bravo les filles!», qui ne s'adressent évidemment pas aux filles mais aux autres parents: il faut montrer qu'on est à fond derrière son enfant. C'est infernal, ça ne s'arrête jamais. Rien que ce matin, il y a eu 19 messages dans un des groupes.» Résultat: Julien a passé ce nouveau théâtre du surinvestissement parental en mode «silence» et n'en reçoit donc plus les notifications.

Où sont les pères?

Camille, elle, s'agace pour une autre raison. Les groupes WhatsApp de parents sont en réalité bien souvent des groupes WhatsApp créés et organisés par les mères, desquels les pères sont absents par défaut. «Au jardin d'enfants de ma fille, le jour où j'ai demandé que le numéro de mon conjoint soit ajouté, la personne m'a répondu d'un air désolé: «Ah, je ne savais pas que vous étiez séparés.» Nous ne sommes pas séparés, mais il me semble normal qu'il en fasse partie également.» Certains noms de groupes – «les mamans de 3P», «les mamans

de la crèche» – n’essaient d’ailleurs même pas d’entretenir l’illusion d’un partage égalitaire des tâches qui touchent aux enfants.

Pour Olivier Glassey, sociologue spécialiste des usages du numérique à l’Université de Lausanne, les parents suisses en 2024 sont en quelque sorte «orphelins d’une certaine simplicité prén numérique». Face au trop plein – les groupes de parents viennent souvent s’ajouter à une multitude d’autres chats collectifs, entre collègues, amis ou en famille – ils se rendent compte que ne pas savoir certaines choses, ne pas disposer d’une documentation en temps réel ne serait pas une immense perte.

«Se faire interpellé pendant les vacances ou le week-end crée une forme de stress, même si c’est bienveillant. Il est difficile pour des personnes qui ne se connaissent pas et ont toutes des cultures numériques différentes d’être sur la même longueur d’onde. Il y a une forme d’injonction à faire partie de ces groupes, même si on les subit. S’y soustraire ou les quitter sera forcément interprété par les autres.»

Règlements de comptes

Qu’est-ce qui est pertinent? A quelle heure? Qui en décide? La modération est impossible sur WhatsApp, et c’est bien là le problème. Lise, trentenaire, mère de deux enfants, met toutefois un point d’honneur à ce que les désormais 80 membres du groupe qu’elle a créé pour partager des «bons plans» pour les familles à Lausanne ne se sentent pas «spammés». «Les infos qu’on s’échange doivent porter sur des activités non commerciales ou gratuites. On ne vend rien.» Ces consignes figurent dans le lien de partage. Et ça fonctionne? «Oui, répond Lise. D’ailleurs, personne n’a encore quitté le groupe, ce qui est plutôt bon signe.»

Reste que les vraies dérives ne sont pas rares. Retour au groupe de foot et à Julien, qui donne un exemple. «Un soir, à 21h30, on reçoit un message évoquant l’«incident de ce jour» et le fait qu’il serait «important d’en parler», sans autre précision.» Il s’est avéré que trois enfants s’étaient disputés. Tout le monde s’en est mêlé. Il y a eu des accusations de harcèlement et de racisme. Pour Julien, il est évident que ce n’est pas la bonne méthode ni le bon lieu pour régler ce type de problèmes. «Ces groupes WhatsApp donnent l’impression que l’équipe devient celle des parents, que tout le monde a un droit de regard sur ce que les enfants vivent au foot, alors qu’en fait, ça leur appartient», regrette-t-il.

«Comme pour tout ce qui touche aux enfants, on bascule vite dans quelque chose de pas très rationnel», constate également Sarah. La Genevoise raconte comment les relations au sein du groupe WhatsApp créé par les parents de la classe de sa fille de 6 ans ont tourné à l’aigre. «Quand les enfants sont entrés à l’école, en 1P, c’était léger et bienveillant. On a par exemple organisé un pique-nique tous ensemble. Mais en 2P, c’est devenu nettement moins sympa. Il y a eu des embrouilles entre les enfants et certains parents ont essayé d’utiliser le groupe pour régler leurs comptes, alors qu’ils auraient dû se tourner vers l’enseignante ou les médiateurs de l’école. Depuis, il n’est quasiment plus utilisé.»

Un «tribunal» pour juger les profs

En France, ces groupes WhatsApp, qui font de plus en plus office de caisse de résonance des mécontentements des parents d’élèves, sont devenus un enjeu important dans les écoles. Le Figaro les a ainsi qualifiés de «tribunaux populaires pour professeurs» mettant en accusation les absences «trop fréquentes», les pratiques pédagogiques «douteuses» ou encore un ton «déplacé». En Suisse, ces crispations ne sont pas légion – peut-être en raison d’une numérisation pour l’instant moins poussée du scolaire que chez notre voisin.

David Rey, le président du Syndicat des enseignants romands, qui a sondé ses collègues dans les cantons, n’a eu d’échos confirmant un début de tendance que de Genève. Au bout du lac, dans les derniers conflits en date entre enseignants et parents, «les groupes WhatsApp ont joué un rôle quasiment à chaque fois», dit-il. «Je peine à croire que cela n’existe pas ailleurs, mais dans la mesure où ce sont des outils privés, il faut vraiment que la

situation devienne très compliquée pour que cela ressorte J.»EUnX calme relatif, mais pour combien de temps encore?

«Il y a une forme d'injonction à faire partie de ces groupes, même si on les subit»

Olivier Glassey, sociologue spécialiste des usages du numérique à l'Université de Lausanne